

LECTURES  
ET CRITIQUES





## COMPTES RENDUS

**Kessler-Mesguich, Sophie**, *Les Études hébraïques en France, de François Tissard à Richard Simon (1508-1680)*, Avant-propos de Max Engammare, Genève, Droz, 2013, coll. « Travaux d'Humanisme et Renaissance », xiv, 314 p., ISBN 978-2-600-01641-4. [Liste des ouvrages grammaticaux publiés entre 1509 et 1650 ; notices des exemplaires étudiés ; termes grammaticaux hébraïques chez Tissard (1509) ; index des noms d'auteurs.]

Les éditeurs (proches et amis) ont choisi de publier, en l'état, la thèse que la regrettée Sophie Kessler-Mesguich avait soutenue en 1996, tout en sachant que cette dernière en avait constamment remis la publication parce qu'elle souhaitait reprendre ou compléter certains passages. Comme le souligne Max Engammare dans l'avant-propos, certains points ont été approfondis dans des articles publiés ultérieurement, parmi lesquels on mentionnera « L'enseignement de l'hébreu et de l'araméen à Paris (1530-1560) », où l'auteure s'est à nouveau intéressée à François Vatable auquel elle n'avait consacré que deux pages dans sa thèse, ou encore « Jean Mercier et l'araméen » qui lui permit de revenir sur ce précurseur des études sur le Targum. Aussi, bien que ce travail de recherche soit resté inabouti aux yeux de

Sophie Kessler-Mesguich, il n'en constitue pas moins un ouvrage de référence fourmillant d'informations précieuses pour tous ceux que les études hébraïques à la Renaissance intéressent. La mise en place de l'enseignement de l'hébreu y est largement détaillée, et plus particulièrement l'institution des chaires d'hébreu au Collège de France et la liste des lecteurs royaux, mais c'est l'analyse des grammaires et manuels produits en France au cours du XVI<sup>e</sup> siècle, qui, à notre sens, constitue la contribution la plus importante de cet ouvrage.

Si la première grammaire, celle de François Tissard, parut dès 1509 chez Gilles de Gourmont, la production fut particulièrement florissante entre 1520 et 1550 et comporte, certes, des grammaires entièrement en hébreu pour certaines comme le *Mahalakh sheviley ha-da'at* de Moïse Qimhi (1520), mais aussi des abrégés moins volumineux et des alphabets. Ces derniers, qui sont une spécificité française, exposent les rudiments nécessaires à un déchiffrement correct de la langue hébraïque avec, parfois, quelques éléments de morphologie. Dans tous ces manuels, les auteurs font preuve d'une grande créativité, qu'il s'agisse de décrire des phonèmes inconnus des lecteurs ou d'exposer une tradition grammaticale, qui est l'aboutissement d'une réflexion et d'un

apprentissage de plusieurs siècles, à un public habitué à un cadre latin.

La description phonétique occupe de fait une place importante dans tous ces ouvrages, en raison de la volonté pédagogique des auteurs qui cherchent à ce que leurs lecteurs puissent reproduire des sons, dont certains n'ont pas leur équivalent dans les langues anciennes ou vernaculaires, avec exactitude. C'est dans ces chapitres que les grammairiens innovent le plus ; s'il faut, pour certains, entendre ces phonèmes énoncés par une *vox viva*, la plupart d'entre eux se sont efforcés de les caractériser aussi précisément que possible, tout en les accompagnant d'une translittération (p. 92, *Alphabetum* de R. Estienne, 1563 : le *hêt* est transcrit *hh* et décrit comme *densior aspiratio*), voire d'un exemple tiré du français (p. 91, dans l'opuscule d'A. R. Chevalier : *v quum habet in sinistra parte punctum ... in dextra, paulo vehementiori, ut apud nos sch*). Ces transcriptions reflètent souvent l'origine des maîtres juifs, le *šadeh* emphatique chez Agathius Guidacerius indique une réalisation séfarade, tandis que Sébastien Münster et Konrad Pellikan ont été influencés par la prononciation ashkénaze. Pour ce qui est des voyelles, la plupart des auteurs reprennent la classification proposée par Joseph Qimḥi et reprise par son fils David, d'autant que cela s'harmonise avec ce qu'ils connaissent pour les langues romanes.

La seconde difficulté à laquelle se heurtent les grammairiens de l'hébreu écrivant en latin consiste à « mettre en relation deux systèmes métalinguistiques hétérogènes : traduire, à l'aide des catégories de la tradition latine, les concepts de la grammaire de l'hébreu ». Tout en sachant qu'il n'y a pas de cas en hébreu, ces auteurs reconstituent artificiellement des déclinaisons pour imiter le modèle gréco-latin.

Tissard, pour qui tout terme accompagné d'un élément monosyllabique antéposé est fléchi, propose dans sa grammaire des tableaux de paradigmes fondés sur l'association de substantifs et de particules. Cette trouvaille, remarquable par sa récurrence au cours du XVI<sup>e</sup> siècle, est d'ordre pratique plus que théorique : les grammairiens de la Renaissance ont du mal à décrire le substantif (morphologiquement et syntaxiquement) sans passer par cette catégorie fondamentale des autres langues anciennes qu'ils connaissent, pour des raisons vraisemblablement pédagogiques. Ainsi, Sanctes Pagninus décrit le substantif selon le même modèle, tout en notant que la langue hébraïque « ignore la variation casuelle mais [que l'] on peut y distinguer des cas grâce aux lettres serviles ».

Les hébraïsants chrétiens ont également dû innover en matière de métalangage en raison de la nécessité de décrire des phénomènes que la grammaire latine ne connaissait pas. Comment rendre « spirant » ou « chuintant », « lettres susceptibles d'être marquées d'un *dagesh* » ? Si la constitution d'une terminologie spécifique varie en fonction des auteurs, ils ont recours aux mêmes procédés : utilisation des termes traditionnels de la description du latin, comme *diphthongus*, parfois employés avec un sens différent de celui qu'ils ont habituellement (*blausus* qui désigne, chez les grammairiens latins, un défaut de prononciation qualifie la prononciation spirante de certaines consonnes) ; emploi métalinguistique de mots de la langue courante (*quiescens* pour désigner les consonnes écrites mais non prononcées de l'hébreu) et création de néologismes hybrides (*daghessatur*). Certains de ces termes techniques sont encore en usage de nos jours dans la grammaire hébraïque, comme *matres lectionis*.

Sans y consacrer un chapitre spécifique, l'auteure étudie les modalités de la transmission du savoir linguistique, qu'il s'agisse des maîtres juifs bien sûr mais également des supports pédagogiques utilisés. L'ouvrage concis de Moïse Qimhi, dont s'étaient inspirés les premiers hébraïsants chrétiens, Tissard et Giustinianus pour la France, s'efface peu à peu devant le *Mikhlol* de David Qimhi qui devient l'ouvrage de référence. Les *Institutiones* (1526) de Pagninus, qui le citent abondamment, ont joué un rôle fondamental et les grammairiens postérieurs qui s'inspirent largement de sa méthode se référeront presque exclusivement à cet ouvrage. Cependant, bien que Pagninus le revendique comme étant sa source principale – l'édition de 1549 parle de traduction fidèle (*fere transcripti*) – cette affirmation est à nuancer. En effet, si la présentation de la morphologie verbale et nominale est fidèle au modèle annoncé, les idées linguistiques – définitions, catégories du nom, etc. – renvoient au *Ma'aseh Efod* de Profiat Duran dont Pagninus aurait traduit, selon Robert Estienne, la première partie de l'ouvrage (p. 122 et *Hebr. Inst.*, 1549, p. 464). Cette omission surprenante est peut-être due à l'autorité sans partage qu'avait acquise le maître juif auprès des grammairiens chrétiens.

L'auteure relève ensuite l'influence qu'a eue la tradition humaniste de la grammaire hébraïque dans l'élaboration de la pensée linguistique occidentale. La nécessité d'une description précise des mécanismes articulatoires et la classification des consonnes en cinq groupes selon le point d'articulation ont été le prélude à l'introduction de notions phonologiques quasiment absentes jusque-là de la tradition gréco-latine. La grammaire hébraïque a également servi de modèle (p. 200 : « à l'imitation des

hébreux ») permettant de maintenir l'idée d'une déclinaison en français, fondée sur l'association de substantifs et articles. Enfin, l'auteure note un mouvement de va-et-vient entre la grammaire hébraïque et la grammaire générale, concernant le *shewa*. Alors qu'en 1566, Estienne explique, dans l'*Alphabetum hebraicum*, que « le *shewa* se prononce tout à fait comme le /e/ que les poètes français appellent féminin, par ex. dans bonne femme », un siècle plus tard, la *Grammaire générale et raisonnée* décrira l'e muet ou féminin en se référant à « ce que les Hébreux appellent scheva ».

Judith Kogel,  
IRHT-CNRS

**Lépinette, Brigitte**, *Un demi-siècle de grammaire pour l'enseignement du français en Espagne (1800-1850)*, Publicaciones de la Universidad de Valencia, 2012, 394 p., ISBN 978-84-370-8229-5.

Ce livre est consacré aux grammaires utilisées pour l'enseignement du français en Espagne pendant une période d'anachronisme politique, de répression idéologique et de misère urbaine. Dans cette période difficile qu'était la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, le français continuait à être enseigné et l'Espagne était loin de tourner le dos au continent et à la France en particulier. L'auteure présente l'histoire de l'enseignement du français comme partie de l'histoire de la culture et de la société. Un point fort du livre est qu'elle replace les textes scrupuleusement analysés dans leur arrière-plan historique ce qui permet de mieux les appréhender.

L'auteure présente un vaste corpus de grammaires et de manuels, jamais étudiés dans cette totalité jusqu'ici, et elle le présente sous une perspective nouvelle, considérant ces ouvrages comme objets vendus et achetés. La valeur commerciale des grammaires et manuels et leur impact social sont évalués. Le corpus est présenté dans plusieurs tableaux qui tiennent compte du développement pendant les cinq décennies et des diverses rééditions. L'essor des éditions de textes en français entre 1834 et 1849 est mis en relation avec un phénomène constaté dans toute l'Europe et appelé la *Seconde révolution du livre*. La seconde cause de cet essor est le développement de l'enseignement secondaire, la création d'établissements d'enseignement où l'on étudiait la langue française. Le développement technologique mais aussi économique du pays rendit la circulation culturelle plus facile et permit une démocratisation de la culture à laquelle participait aussi le livre français avec sa croissance notable du point de vue quantitatif.

La présentation du corpus est extrêmement riche et constitue un ensemble remarquable de sources pour des chercheurs qui travaillent sur l'histoire des manuels de français. Au total, 121 textes ont été relevés, dont 33 œuvres nouvelles. Celles-ci furent élaborées par des maîtres et destinées à leurs propres élèves. Bien qu'elles fussent souvent des gagne-pain qui aidaient leurs auteurs à vivre moins pauvrement, elles mettent en forme des contenus qui permettent de reconstituer les positions et options grammaticales et pédagogiques de ces maîtres. Il est remarquable que 41 des ouvrages du corpus sont des rééditions et des reprises de la grammaire française de Pierre-Nicolas Chantreau (1741-1808) qui s'était

rendu en Espagne à l'âge de vingt et un ans pour devenir professeur de français à l'École royale d'Avila. Son *Arte de hablar bien francés, ó Gramática completa* (1781) servait de grammaire française à l'usage des hispanophones et elle lui valut d'entrer à l'Académie royale espagnole et de recevoir le titre de *don* Chantreau. En ce qui concerne la taille des ouvrages du corpus, il y a deux tendances à constater. D'une part, le manuel devient volumineux et inclut de nombreux exercices que l'auteur multiplie à l'envie. D'autre part, il y a des volumes brefs du type aide-mémoire qui étaient destinés à d'autres fins et correspondaient aux possibilités financières des couches moins riches.

Après un avant-propos et une introduction dans laquelle l'étude et les corpus sont présentés, le livre est organisé en trois parties qui correspondent au sous-titre *contexte – paratexte – textes*. La partie intitulée *contexte* est répartie en trois chapitres : (1) le cadre historico-institutionnel, (2) des données sociales, professionnelles et culturelles sur les maîtres de français, (3) des informations sur les lecteurs et les livres de français et sur le paysage bibliographique. On y trouve un aperçu de l'histoire de l'Espagne pendant la période en question et des données pertinentes pour l'enseignement du français. Celles-ci concernent aussi l'enseignement privé du français et l'enseignement hors cadre institutionnel. L'hétérogénéité de l'enseignement du français jusqu'à la moitié du siècle est soulignée, hétérogénéité qui concerne aussi bien le plan institutionnel que les finalités pour l'enseignement du français. L'enseignement du français est assuré majoritairement par une cohorte de professeurs d'*académie* ou *en chambres*, vivant assez misérablement. La rivalité commerciale entre les maîtres

de français semble se traduire par une émulation didactique. Pour l'enseignement public, le plan Pidal (1845) reconnaît le caractère social de l'enseignement. Après la création des lycées autour de 1840, des titulaires de chaires enseignent à des jeunes gens issus de classes moyennes. On trouve beaucoup de données sur la situation des maîtres de français et plusieurs micro-histoires qui racontent la vie de quelques auteurs des textes étudiés. Finalement les destinataires des livres de français sont étudiés.

Après la description du paysage institutionnel et social dans lequel les maîtres de français exercèrent leur métier, l'auteure apporte des informations sur les livres en français ainsi que sur ceux qui furent traduits de cette langue et qui circulaient en Espagne. L'objectif de ce chapitre est de dégager le profil du lecteur cultivé qui comprend le français écrit ou qui s'intéresse à des traductions de cette langue. Ces informations concernent, entre autres, les éditeurs qui éditaient des grammaires et des manuels de français, la lecture de journaux français et les œuvres traduites du français dans les librairies et les catalogues. Le travail du traducteur barcelonais Antonio Bergnes de las Casas (1801-1879) est choisi en exemple pour témoigner d'une énorme activité de traducteur et d'éditeur. Une source importante pour l'étude de la présence du livre français en Espagne est la liste des acquisitions de la bibliothèque de l'Ateneo de Madrid.

46 pages sont dédiées à l'étude du *paratexte*. L'auteure emploie ce terme d'une manière adaptée à son sujet et elle lui concède deux fonctions : (1) celle de constituer l'horizon de rétrospection de la grammaire française éditée en Espagne pour des apprenants espagnols et (2) celle

de servir de *back-ground* aux grammairiens espagnols. Des ouvrages liés à la tendance de pédagogisation sont pris en compte ainsi que la grammaire générale française de l'époque. L'histoire interne et externe de la grammaire générale et de la grammaire idéologique est exposée, suivie de remarques sur l'analyse scolaire *logique* vs *grammaticale*. On aurait pu accorder plus d'attention aux interrelations entre les deux et aux ambiguïtés de ces termes chez certains auteurs. Mais il est certainement correct de constater que la grammaire spéculative du XVIII<sup>e</sup> siècle s'était adaptée à l'école et avait acquis un statut canonique. Dans la description du paratexte grammatical espagnol, des influences de l'idéologie française sont constatées, elles se reflètent aussi dans la finalité double des ouvrages devant servir à l'enseignement des publics déjà grammatisés et de publics peu ou non scolarisés. Los *Elementos de gramática castellana* (1818) de Manuel Calleja sont regardés comme le paradigme de l'application de la grammaire générale à la langue espagnole, tandis que José Gómez Hermosilla est considéré comme point de départ de plus modestes remaniements et abrégés dans les années 1840. Les grammaires françaises et espagnoles décrites comme arrière-plan des grammaires pour l'enseignement du français, se révèlent être des ouvrages de référence pour les auteurs qui ne s'impliquaient pas pour rendre la doctrine grammaticale plus adéquate, mais pour rendre leur enseignement du français plus efficace.

La plus grande partie du livre (145 pages) consiste en l'étude des *textes*, c'est-à-dire des grammaires du français qui sont présentées comme une *linguística minor*. Bien que ces ouvrages ne visent pas de nouveaux concepts ou une formulation

différente des règles, le genre *grammaire* oblige leurs auteurs à manifester leurs savoirs linguistiques. Les ouvrages étudiés peuvent être classés selon différents critères. En ce qui concerne leur relation à la tradition, on peut distinguer ceux qui présentent un ordre typique de l'époque antérieure au XIX<sup>e</sup> siècle, en plaçant les exercices de traduction ou dialogues à la fin du texte grammatical, et ceux qui mettent en œuvre une nouvelle approche qui consiste à fragmenter les préceptes en intercalant des applications pédagogiques. L'intégration de la syntaxe dans les grammaires devient plus fréquente vers la fin de l'époque étudiée. Mais l'effort portant sur la pédagogie ne conduit pas à une nouvelle méthode d'apprentissage de la langue. Celle-ci continue à consister en l'apprentissage des règles grammaticales. La définition du concept de grammaire est étudiée minutieusement. Il y a des auteurs qui ne s'occupent pas de la définition de la grammaire ; chez ceux qui la définissent, la distinction entre grammaires générale et particulière domine dans la seconde moitié de l'époque étudiée, ce qui est regardé comme une preuve de la connaissance de la grammaire d'outre-Pyrénées. Les sources et les modèles des mises en forme grammaticales sont traités explicitement dans la partie sur les *textes*, après avoir été déjà étudiés dans les *paratextes*. Il s'agit de mentions de grammairiens et de comparaisons de textes qui mettent en évidence la même terminologie, les mêmes concepts et des énumérations de formes tout à fait similaires. L'analyse du développement de l'horizon de rétrospection a montré que dans la première partie du corpus, des noms français d'auteurs reconnus sont cités, tandis qu'après 1830, à cause de la pédagogisation, des sources purement grammaticales sont moins citées.

L'analyse de la doctrine grammaticale est prolongée par trois chapitres sur les parties du discours et un sur la syntaxe. L'auteure analyse le nombre des parties du discours distinguées par chacune des grammaires, ainsi que le statut de l'adjectif, du participe et du système des articles français. Le concept de déclinaison s'efface de plus en plus, comme dans les sources françaises majoritaires, Lhomond en particulier. Le verbe et sa morphologie n'occupent plus la place centrale dans les ouvrages étudiés. Une des causes de ce changement est le remplacement partiel de la mémorisation pure de la morphologie verbale par la réalisation d'exercices. Dans le chapitre sur la syntaxe, le développement de ce concept en France et en Espagne est résumé. À l'époque étudiée, la syntaxe se situe entre deux positions : (1) des syntaxes articulées autour des parties du discours, (2) des définitions de la syntaxe qui incluent la notion de jugement-proposition dont une des sources est la grammaire scolaire française.

Avec ce livre, l'auteure poursuit et enrichit, de façon très réussie, une recherche précédente, publiée sous le titre *L'Enseignement du français en Espagne dans les grammaires au XVIII<sup>e</sup> siècle* (2000). Cet ouvrage est une excellente contribution à l'histoire de la linguistico-didactique. En même temps il apporte des informations très utiles pour une histoire notionnelle de la linguistique qui s'intéresse à la préparation et à la réception des concepts dans des textes sériels.

Gerda Haßler  
Université de Potsdam

**Meillet, Antoine**, *Meillet en Arménie. Journaux et correspondance (1891, 1903)*, édition de Francis Gandon, avec la collaboration de Anne-Marguerite Fryba-Reber, contribution de Charles de Lamberterie, Limoges, Lambert-Lucas, 2014, 2090 p., ISBN 978-2-35935-071-5.

Une note introductive précise l'origine des textes réunis dans ce volume dont seules 123 pages correspondent exactement au titre, c'est-à-dire à l'édition des notes prises au jour le jour par Meillet lors de ses deux voyages en Arménie à quoi s'ajoute, à l'occasion de son premier voyage, sa correspondance avec sa cousine et compagne Berthe Esbaupin. De ces trois textes, le premier (23 pages) était inédit, conservé dans les cartons de l'IMEC (Institut Mémoires de l'édition contemporaine) où il a été exhumé par F. Gandon qui en a préparé la publication. Il y a joint pour la circonstance, avec référence aux sources :

- les lettres publiées par Martiros Minassian en 1987 sous le titre *Lettres de Tiflis et d'Arménie, du 29 avril au 3 août 1891* (Imprimerie des Pères Mékhitaristes à Vienne) ;
- le *Journal de voyage au Caucase* (1903) qui avait fait l'objet d'une publication par A.-M. Fryba-Reber, dans la collection « Linguistique » de la Société de Linguistique de Paris, au moment de la parution du recueil *Meillet aujourd'hui* (G. Bergounioux & Ch. de Lamberterie eds, 2006).

Pour introduire l'ensemble, F. Gandon a rédigé une présentation détaillée (p. 15-71) où il restitue le contexte de ces deux expéditions dans le parcours biographique de Meillet. Il rappelle la manière dont l'arménien avait pu être appréhendé à l'intérieur des études indo-européennes (avec la solution définitive apportée par

Hübschmann en 1875), son classement dans les sous-ensembles construits en fonction d'isoglosses (en particulier le traitement diachronique des dorso-vélaires *satem/centum*) et les qualités phonologiques de sa graphie. La complexité des phénomènes observés en arménien, l'ampleur et la singularité des écarts en regard des reconstructions admises (on cite comme un exemple générique le fait que que \**d<sup>vo</sup>* [deux] ait abouti régulièrement à *erku*), sont attribuées, comme le résume l'auteur, non aux conséquences d'une migration de populations mais aux effets induits par une substitution de langue : « l'arménien apparaît donc comme de l'indo-européen imposé à une époque très ancienne à un substrat caucasique, le caucasique jouant aussi le rôle d'adstrat influençant la langue » (p. 22).

De la situation des Arméniens et de leur organisation en États indépendants ou vassaux des Turcs et des Russes jusqu'au génocide de 1915, une synthèse reconstitue les aléas historiques d'un peuple qui domina, de l'Antiquité au Moyen Âge, une vaste région qui s'étendait de la Caspienne à la Méditerranée orientale (p. 33-42). Cette rétrospective est complétée par des informations sur le nestorianisme et le monophysisme (p. 42-48) qui sont les interprétations régionalement dominantes du christianisme. Meillet ayant séjourné au monastère d'Etchmiadzine, centre spirituel du pays et lieu de conservation des manuscrits anciens, ces rappels se révèlent utiles à tout lecteur peu familier avec ces éléments.

F. Gandon souligne certains aspects peu reluisants des notations du diariste : ethnocentrisme, égoïsme du voyageur dérangé dans ses habitudes et aveuglement devant les prémisses du génocide imminent. Ces remarques ne vont pas sans

risque d'anachronismes. Reprocher par exemple (note 2, p. 51) à Meillet de parler des Arméniens en terme de « race » et non de « nation », c'est anticiper la révision terminologique de l'anthropologie telle qu'elle s'est imposée après 1945. En ce temps, la distinction était plutôt verbale : « De plus l'Arménien très intelligent avec qui j'entreprends ce travail a en cela le but de faire connaître en Europe l'existence de sa race – on dit ici de sa nation » (lettre du 4 juin 1891, p. 155). L'ambiguïté de cette formulation, soulignée par les travaux de M. Olender, entre une vision raciste et une vision raciale, peut prêter à confusion : elle n'a pas les implications qu'on serait amené à lui prêter aujourd'hui.

Quelques pages, consacrées aux rencontres de Meillet avec des intellectuels arméniens et à sa lecture de Nicolas Marr, sont prolongées par une appréciation concernant la situation du comparatisme aujourd'hui, annonçant une polémique avec les positions soutenues sur ce sujet par J.-C. Milner et M. Ruhlen.

PREMIER TEXTE : « Journal de voyage en Arménie » de 1891 (p. 75-108). Les pages livrées pour la première fois à la curiosité du lecteur se présentaient à l'éditeur sous deux formes : l'original olographe avec l'écriture si difficilement lisible de Meillet et une copie réalisée par Georges Dumézil, caucasologue autant que mythologue. Ce journal retrace les étapes du périple et trois pages seulement relatent le séjour en Arménie, le reste étant consacré aux diverses stations avec des détails plus éclairants sur la mentalité d'un savant de ce temps que sur la connaissance des faits :

« Le 10 [mai], rien de remarquable. Été à fête populaire dans un faubourg. Vraie kermesse : de gens venus pour ne rien voir, ne rien faire, ne rien dire. – Types

Arméniens et Géorgiens. – Chaque type présente 2 ou 3 types déterminés autour desquels oscillent les diverses personnes. – Observé que les petites boutiques de Tiflis, Constantinople, etc. nous reportent dans l'antiquité. Constantinople doit beaucoup ressembler à une ville antique » (p. 93).

On pourrait multiplier les opinions apparaissant dans telle ou telle page et qui prêtent à sourire mais l'auteur lui-même s'en était déjà fait la remarque :

« Tous les journaux de voyage sont faux : en réfléchissant à ses impressions, on les fausse ; en écrivant ses réflexions, on les fausse encore. Je le sens constamment. On les fausse, rien que parce qu'on choisit. J'ai pensé un tas de choses que je n'écris pas. S'il ne me reste de mon voyage que ces notes, cela ne répond pas à la réalité » (p.85).

Nombre de notations allusives sont éclairantes sur l'état d'esprit d'un intellectuel français de l'époque. On y retrouve la fascination pour la culture classique, des réflexions lancinantes sur le problème des nationalités et les équilibres politiques en Europe, des interrogations sur le rythme des transformations économiques et leurs effets sociaux. On y découvre certaines conceptions propres à Meillet, son intérêt pour l'histoire de l'art. Dans sa visite de la Grèce où il fait escale, il cherche un accès direct à une civilisation qu'il connaît parfaitement et dont l'esthétique lui sert de terme de comparaison avec ses conjectures sur l'histoire des langues :

« J'ai contesté la légitimité de l'idée de révolution. Il y a pourtant des cas où une masse de causes réunies produisent brusquement un résultat tout nouveau : entre l'art archaïque (formes d'idoles traditionnelles, bras collés au corps, pas de modelé ou un modelé schématique) et

les premières œuvres de l'art classique (hommes vivants, mouvement réel, modelé complet, il n'y a pas de transition visible) » (p. 78)

Le parallèle avec les recherches entreprises dans son *Aperçu d'une histoire de la langue grecque* (1913) jette une lumière particulière sur ces propos.

De même, pour l'auteur de deux études de référence sur le bilinguisme (1931, 1933), cette note :

« On parle Russe partout. Tiflis a tout l'air d'une ville Russe. On ne se doute pas extérieurement que beaucoup de ces gens-là, la majorité peut-être, parlent chez eux une autre langue. Toutes les enseignes sont en Russe, on peut s'adresser en Russe partout et à tout le monde. Or le Russe était inconnu ici il y a cent ans. Nous sommes ici devant un phénomène d'extension analogue à celui présenté par la langue latine. Il y aurait à voir comment s'opère cette extension, avec quelles variations d'accent etc. Rien ne permet cette étude ; elle serait intéressante. Nous touchons ici à la répétition d'un important fait linguistique. Difficile de dire si le résultat sera le même : mort des langues locales. Lesquelles résisteront ? » (p. 89).

Une interrogation renouvelée quelques jours plus tard :

« Un peuple peut-il être bilingue ? On peut penser dans plusieurs langues : il y en a pourtant une où l'on pense plus souvent ; il y en a une que l'on désire tout particulièrement bien parler. Ce qui se passe maintenant en Arménie explique l'extension du latin en Gaule » (p. 100).

DEUXIÈME TEXTE : réimpression des lettres à Berthe Esbaupin envoyées lors de ce premier séjour. F. Gandon récapitule les conditions de l'édition réalisée par M. Minassian et le contenu de ses notes

critiques. Il établit la biographie de la destinataire et ses liens avec Meillet en complétant ces informations par trois notes sur Michel Bréal, Louis Havet et Arsène Darmesteter. Il y a, pour toutes les références faites à celui-ci, une confusion de l'éditeur entre Arsène et son frère, James Darmesteter. Arsène est mort en 1888 et, au moment où est rédigée cette correspondance, il ne figurait plus parmi les enseignants de l'École pratique des hautes études.

Les lettres (p. 121-195) représentent une fois et demie le total des pages des deux journaux. Outre des faits d'ordre privé, des impressions de voyage, le récit des incidents quotidiens, des notations sur les personnes – qui pourraient paraître d'un racisme odieux – ou la relation d'un effort continu pour converser en arménien, Meillet livre deux types de considérations d'un intérêt moins anecdotique. D'une part, une interrogation continue sur les difficultés que soulève sa candidature à l'EPHE ; d'autre part, des réflexions théoriques formulées en marge de ses recherches.

Celles-ci montrent le refus de Meillet de suivre l'orientation psychologisante qui s'impose progressivement à la linguistique au tournant du siècle (M. Lazarus & H. Steinthal, V. Henry, Ch. Bally, Ch.-A. Sechehaye, J. van Ginneken, L. Bloomfield), dans la conviction (saussurienne) que la linguistique est une science sociale :

« J'ai pu travailler un peu : lire du russe et dans un manuel de psychologie. Il me plaît ce livre ; il dissipe le peu d'illusions que j'avais : il montre bien que les quelques tentatives d'explications des faits psychologiques que je connaissais ne tiennent pas : il ne reste plus grand-chose. Tant mieux. Je suis curieux d'arriver au chapitre de la méthode. Il me semble,

comme je te l'ai dit plusieurs fois, que la psychologie n'a pas trouvé sa méthode : on y trouve d'un côté des expériences précises, mais qui ne prouvent rien qu'au point de vue physiologique et des raisonnements a priori, qui ne prouvent rien du tout » (p. 121).

Autre centre d'intérêt : la découverte par Meillet de la contribution de la culture arménienne à la littérature contemporaine mais il éprouve sur ce point quelques désillusions :

« Décidément la littérature arménienne moderne ne présente rien qui vaille la peine d'être révélé au public, sauf au point de vue de l'intérêt politique. Au point de vue artistique, ce sont des essais, dans une langue qui n'est point formée, et qui subit toutes les influences étrangères, qui hésite entre les formes anciennes et les formes modernes, d'hommes peu instruits, qui tiennent moins à faire beau qu'à produire un effet : c'est une littérature en grande partie *pour le peuple*, ce qui est tout différent d'une littérature populaire » (p. 142).

On lit également une critique cinglante de Marr (p. 143), des remarques à caractère ethnographique sur la musique (p. 164) ou les réminiscences d'un culte des morts dans le christianisme arménien (p. 154), des considérations sur la versification française (p. 167-169), sur les œuvres romanesques arméniennes (p. 174) et françaises (p. 194) du XIX<sup>e</sup>.

Sont détaillées toutes les hésitations sur le devenir professionnel de l'auteur dont l'élection est en cours de discussion à Paris au même moment. Meillet refuse le destin auquel il est promis en tant qu'agrégé de grammaire : « [...] j'aime mieux tout qu'aller dans un lycée de province » (p. 166) et il suppute la façon

dont s'opérera le partage des votes des directeurs d'études de l'EPHE entre son concurrent, Louis Duvau, et lui. Le poste est finalement partagé entre les deux prétendants, M. Bréal, F. de Saussure et J. Darmesteter choisissant Meillet contre G. Paris et L. Havet, le suffrage de S. Lévi restant incertain (p. 173, 179). Entre-temps, dans l'anxiété à quoi le verdict le voue, Meillet envisage des solutions alternatives : un emploi en Arménie, ou à Constantinople, ou bien à l'université de Lille et jusqu'à la conclusion heureuse qui donne lieu, le 13 juillet, à ce terrible aveu :

« J'ai eu bien de l'impatience. Mais enfin c'est fait : il ne manque plus que l'approbation ministérielle et elle n'est guère douteuse. Plus question de province et j'en suis fièrement content. C'était me séparer de tout et m'abrutir et, je puis le dire franchement, ma résolution de suicide était à peu près absolue, surtout si j'avais dû entrer dans l'enseignement secondaire » (p. 181).

Le « Journal de voyage au Caucase (1903) » (p. 206-221) est introduit par Marguerite Fryba-Reber qui a réécrit, pour l'occasion, la présentation qu'elle avait fournie dans *Meillet aujourd'hui*. Ce journal est plus anecdotique que le précédent, accumulant les petits faits vrais, consignants des réflexions sur les gens, les lieux, les incidents survenus. C'est durant ces journées, à des milliers de kilomètres de Paris, que Meillet est informé de la mort de son ancien concurrent, L. Duvau (p. 218). En annexe sont reproduits l'article de Charles de Lamberterie sur « la loi de Meillet » (p. 223-247) paru dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* en 1998, une synthèse remarquable sur un point si

difficile, et trois notes de F. Gandon, l'une sur cette loi, la deuxième sur G. Dumézil et la dernière sur N. Marr. Une bibliographie et un index des noms et des notions terminent le volume.

Dans cet ouvrage, F. Gandon témoigne d'un style d'édition tout d'érudition et de parti-pris qui n'est plus si courant aujourd'hui. Il n'hésite ni à donner son avis, ni à porter un jugement, toujours favorable, sur les Arméniens. On lui sera redevable d'avoir publié un document inédit et d'avoir mis à la disposition de tous des textes difficilement accessibles en ajoutant, par ses notes et ses présentations, les informations nécessaires et plus encore. Voici un recueil utile à la compréhension de l'esprit et de l'œuvre de celui qui demeure la figure majeure de la grammaire comparée dans le premier tiers du XX<sup>e</sup> siècle. Le temps écoulé entre les deux voyages permet de prendre la mesure des changements survenus entre le jeune étudiant (il a vingt-cinq ans) et le directeur d'études confirmé qui succédera à Bréal dans la chaire du Collège de France quatre ans plus tard. Au-delà des réactions d'un savant de son temps, se découvre en filigrane l'orientation d'une linguistique qui a renoncé non seulement à l'ethnographie et à la mythologie comparée mais également à la psychologie et qui s'intéresse autant aux textes qu'à la langue parlée, aux dialectes qu'à la diachronie. Le caractère assez peu technique des notations facilitant la lecture, c'est un livre que chacun peut lire, que chacun doit lire s'il veut comprendre, de l'intérieur, le contexte de formation des raisonnements comparatistes.

Gabriel BERGOUNIOUX  
Université d'Orléans

**Metcalf, George J.**, *On Language Diversity and Relationship from Bibliander to Adelung*, with an introduction by Van Hal, Toon, et Van Rooy, Raf, 2013, coll.

« Amsterdam Studies in the Theory and History of Linguistic Science, Series III, Studies in the History of the Language Sciences 120 », ISBN 9789027246110.

Le projet de ce recueil d'articles a été conçu par Toon van Hal de l'université de Louvain, auteur d'une thèse sur la linguistique « précomparative » dans les Pays-Bas, sur la sollicitation de Konrad Koerner, éditeur de la collection « Studies in the History of the Language Sciences » dans laquelle paraît l'ouvrage. L'ouvrage compte 181 pages. Il comporte trois bibliographies, celle des éditeurs p. 11-16, celle des œuvres de George Metcalf, p. 17-18, et celle des chapitres 1-11, p. 169-173. En outre, il s'achève sur un index des noms de personnes et un index des noms de langues et de notions. Il s'agit d'une sorte de double « devoir de mémoire » à l'égard de l'un des meilleurs spécialistes des premiers balbutiements de la linguistique comparative dans l'Europe occidentale du XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècle et à l'égard d'une période de l'histoire de l'étude des langues que les néogrammairiens ont contribué à décrier, « éblouis par les progrès spectaculaires qu'ils avaient eux-mêmes accomplis » (Introduction des éditeurs, p. 2). Il a effectivement fallu attendre les années 1950 pour que soit dépassé le *terminus a quo* de la linguistique comparative, la communication de William Jones à l'Académie de Calcutta en 1786 et qu'on commence à s'intéresser aux « précomparatistes ».

George Metcalf (1908-1994) a enseigné la langue et la littérature allemandes à l'université de Chicago de 1942 à 1973. La liste de ses travaux (p. 17 *sq.*) révèle une œuvre assez restreinte, avec un seul ouvrage de 1938 consacré aux termes d'adresse en Allemagne entre 1500 et 1800) et essentiellement consacrée à l'histoire de la linguistique. Le recueil que nous proposent T. Van Hal et R. Van Rooy est donc représentatif de son principal centre d'intérêt. À une époque où l'étude des travaux comparatifs antérieurs au XIX<sup>e</sup> siècle était très rare, Metcalf s'est constitué un corpus d'œuvres peu connues qu'il a inventoriées et analysées dans leur contexte historique propre. Les coordinateurs soulignent d'ailleurs cet aspect remarquable de son entreprise. C'est assurément une qualité indispensable, car la lecture de citations des œuvres analysées ne manque pas de consterner le lecteur ignorant de la *ratio* de cette époque, pour reprendre le terme favorisé par Metcalf qui correspond à celui d'*épistémé* chez Foucault dans *Les Mots et les choses* (1966). Certaines intuitions qui se sont révélées justes surprennent tout autant. En tout état de cause, l'important n'est pas notre jugement à trois, quatre ou cinq siècles de distance, mais celui des contemporains qui se révèle souvent assez judicieux, comme dans le cas de la critique par Johannes De Laet du classement généalogique des langues proposé par Hugo Grotius, figure intellectuelle de premier plan, mais linguiste peu clairvoyant (*cf.* chap. 8).

Le corpus de Metcalf est essentiellement composé des œuvres comparatives, généalogiques et/ou typologiques de onze auteurs, à savoir (par ordre chronologique) Theodor Bibliander (1505-1564, *cf.* chap. 3), Konrad Gesner (1516-1565, *cf.* chap. 4 ; chap. 5), Goropius Becanus

(1519-1573, *cf.* chap. 2 § 3.1), Rodornius Schrieckius (1559- 1621, *cf.* chap. 2, § 3.2), Abraham Mylius (1563-1637, *cf.* chap. 2, § 3.2; chap. 6), Philippus Cluverius (1580-1623, *cf.* chap. 7), Johannes De Laet (1581-1649, *cf.* chap. 2, § 3.5 ; chap. 8), Georg Stiernhielm (1598-1672, *cf.* chap. 2, § 2 ; § 3.6), Justus Georg Schottelius (1612-1672, *cf.* chap. 2, § 3.4 ; chap. 9), Olaus Rudbeckius (1630-1702, *cf.* chap. 2, § 3.7) et Andreas Jäger (c.1660-1730, *cf.* chap. 2, § 2 ; chap. 10). D'autres auteurs plus ou moins célèbres figurent de manière récurrente comme Edward Brerewood (1565-1613), Meric Casaubon (1599-1671), Andreas Helvigius (1572-1643), Sir William Jones (1746-1794), Georg Wilhelm Kirchmaier (1673-1759), Georg Wilhelm Leibniz (1646-1716), Justus Lipsius (1547-1606), Joachim Piéron (1499-1559), Wilibald Pirckheimer (1470-1530), Beatus Rhenanus (1485-1547), Josephus Justus Scaliger (1540-1609) et Stephen Skinner (1623-1667), mais ils ne sont abordés que succinctement.

Les onze articles de Metcalf rassemblés dans ce recueil s'étendent chronologiquement de 1953 à 1984. Il aurait été possible de respecter cet ordre éditorial, mais les éditeurs ont eu la clairvoyance de préférer l'ordre de naissance des auteurs abordés pour les chapitres 3-11 consacrés à un seul auteur, et ceux-ci sont précédés de deux chapitres d'introduction générale, le 1, « Between methodology and ideology : How facts and theories intertwine in earlier views on diachronic linguistics (daté de 1958 et inédit) », et le 2, « The Indo-european hypothesis in the 16th and 17th centuries » (daté de 1974). Le chapitre 3 (daté de 1980) est consacré à Theodor Bibliander, l'auteur le plus ancien, né au tout début du XVI<sup>e</sup> siècle, les chapitres 3 et

4 à Konrad Gesner qui le suit d'une décennie (la première étude datée de 1963, concerne ses vues générales sur le langage et la seconde, datée de 1953, porte sur son classement des langues germaniques). Abraham Mylius est le sujet du chapitre 6 (une étude datée de 1953), Philippus Cluvenius celui du chapitre 7 (étude datée de 1972), Johannes De Laet (à travers sa critique de Grotius) celui du chapitre 8 (daté de 1969), intitulé *A linguistic clash in the 17th century*, Justus Georg Schottelius celui du chapitre 9 (daté de 1953) et Andreas Jäger celui du chapitre 10 (daté de 1966).

Le chapitre 10 (« Johann Christoph Adelung [1732-1806] discovers the languages of Asia ») a un caractère particulier, car les auteurs abordés dans les chapitres 3-9 se suivent chronologiquement à peu de distance, nés entre 1505 pour Bibliander et 1660 pour Jäger. En revanche, Johann Christoph Adelung est né trois quarts de siècle après Jäger. En outre l'article original est paru le plus tardivement (en 1984 dans *HEL*). Enfin Adelung est beaucoup plus connu que tous les autres auteurs étudiés, car il est de la même génération que Johannes Herder et il est l'auteur, non seulement du *Mithridates*, mais aussi du dictionnaire du haut-allemand le plus renommé avant l'entreprise titanesque de Jacob Grimm au milieu au XIX<sup>e</sup> siècle. S'il figure dans le recueil c'est sans doute pour une raison marginale, le souci de gonfler un peu un ouvrage peu volumineux, mais aussi pour une raison plus décisive, sa décision de reprendre après plus de deux siècles l'entreprise de Gesner consistant à regrouper un maximum de traductions du Notre Père comme échantillons de référence pour un classement géographique et généalogique de l'ensemble des

langues connues, et de lui donner le même titre, *Mithridates*. Cependant, ce qui intéresse Metcalf dans ce dernier chapitre, ce n'est pas le parallélisme avec Gesner, mais son intérêt pour la découverte d'une langue primitive en Asie et l'éblouissement que lui a apporté la lecture de la communication de William Jones à l'Asiatic Society (1779). L'article se termine par une observation importante sur le dilemme qu'a connu son successeur désigné pour l'achèvement du *Mithridates*, Johann Severin Vater, obligé de tenir compte d'un cadre typologique qu'il jugeait obsolète.

Revenons sur les chapitres 1 et 2 qui exposent l'arrière-plan sur lequel vont se confronter les œuvres étudiées dans les chapitres 3-10. Le chapitre 1 conclut que « les hypothèses et les méthodes de l'étude diachronique étaient présentes aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, mais trop faiblement développées pour prendre en compte des faits linguistiques autres qu'élémentaires et transparents » (p. 30). L'obstacle idéologique majeur venait de « théories extralinguistiques qui cherchaient à tordre les données linguistiques au service d'autres objectifs : la glorification de sa propre langue, les plaisirs de l'exotisme, l'adhésion inconditionnelle à des dogmes établis » (*ibid.*). Cependant, parmi ces dogmes, Metcalf considère celui de la confusion des langues comme réplique divine à la construction de la tour de Babel comme le point de départ d'une interrogation généalogique sur les similarités entre langues, l'hébreu étant généralement vu comme la seule langue à n'avoir pas été affectée par cette confusion, et les langues « post-babéliennes » comme divisées en trois groupes (japhétique, sémitique et hamitique) pratiqués par les lignées de Japheth, Shem et Cham, les trois fils de Noé.

Le titre du chapitre 2, « The Indo-European hypothesis in the 16th and 17th centuries », est quelque peu ambigu, car Metcalf montre qu'Andreas Jäger défend en 1686 l'idée, selon lui traditionnelle et exempte d'originalité, d'une origine commune caucasienne pour de nombreuses langues de l'Europe et de l'Asie... mais en omettant la famille des langues de l'Inde. Metcalf explique (chap. 10, p. 148) la faible renommée de Jäger en son temps par l'ambiguïté de l'intitulé de sa thèse qui donne l'impression que l'auteur était son directeur de thèse Georg Casp. Kirchmaier, mais il le considère comme le principal promoteur de l'hypothèse « scythe » ou « scytho-celtique » comme origine des langues de l'Europe. Il évoque ensuite les différentes conceptions de l'étymologie défendue par Becanus (qui joue particulièrement sur les noms propres), Mylius (*cf.* aussi chap. 6), Schriekhius, Schottelius (*cf.* chap. 9), De Laet (chap. 8), Stiernhielm et Rudbeckius, avant de conclure que de nombreux traits de leurs études préfiguraient le développement de la méthode comparative au XIX<sup>e</sup> siècle : « la notion d'une langue mère sortie de l'usage ayant produit les groupes linguistiques majeurs de l'Asie et de l'Europe, l'idée du développement de langues en dialectes et de dialectes en de nouvelles langues permettant d'expliquer la situation historique ; certaines normes minimales pour déterminer quels mots sont empruntés et quels mots sont ancestraux dans une langue ; une insistance sur le fait qu'il fallait non pas un petit nombre d'items pris au hasard mais un grand nombre de mots du vocabulaire de base pour fonder la comparaison » (p. 52).

Le chapitre 3 consacré aux langues « japhéthiques » selon Bibliander a été

originellement publié en 1980, soit huit ans après la version originale du chapitre 2, et il développe ce qu'il y a déjà dit du linguiste et théologien zurichois. Pour celui-ci, Jahvé avait résolu d'allouer l'Europe aux fils de Japheth, l'Afrique à ceux de Cham et l'Asie à ceux de Shem si bien que « de manière circulaire, la similitude linguistique incitait des familles variées à vivre côte à côte, tandis que leur juxtaposition renforçait leur parenté linguistique » (p. 59).

Les deux chapitres 4 et 5 portent sur Konrad Gessner, l'auteur du premier *Mithridates*, la plus vaste compilation de langues du XVI<sup>e</sup> siècle. Le chapitre 4 porte sur les vues générales de Gesner sur le langage (1963 pour l'édition originale), le chapitre 5 sur sa vision des langues germaniques (paru initialement en 1953). Inévitablement ces deux chapitres comportent beaucoup de redites, mais l'entreprise de Gesner est suffisamment impressionnante pour mériter la juxtaposition de ces deux chapitres. D'après les calculs de Metcalf, le groupe germanique occupe 40 % du volume du *Mithridates*. Pour Gesner « le changement est régulièrement assimilé à une corruption » – une idée qui deviendra obsessionnelle chez August Schleicher qui divisait l'évolution des langues en une phase d'élaboration suivie d'une phase de déclin – et il classe les langues par degré de corruption : le latin parlé en Italie, en Espagne et en Gaule a été corrompu par le contact avec les goths et l'anglais et le rhéto-roman représentent des cas extrêmes de corruption (p. 69). En outre les dialectes sont de qualité variable : le castillan est supérieur aux autres dialectes hispaniques et il en est de même pour le toscan en Italie et le saxon de Meissen en Allemagne (p. 71-73). Bien que Gesner conçoive la variation phoné-

tique sans perspective historique et ne puisse donc pas passer pour un prophète des lois du changement phonétique, Metcalf lui voue une « considération pleine de respect » en raison du « solide bon sens » dont témoignent ses jugements (p. 75), à une époque où inversement l'esprit partisan conduisait à « ignorer ou distordre des faits d'évidence » (p. 84).

Le chapitre 6 (éd. orig. 1953) est consacré à Abraham Mylius qui cherchait à prouver que les langues de l'Europe avaient le flamand pour langue mère ! Ce qui intéresse Metcalf chez Mylius, c'est que son œuvre « révèle, autant explicitement qu'implicitement, des visions du langage qui étaient courantes à l'époque de cet auteur » (p. 85). Les contradictions du personnage sont multiples : des intuitions originales mêlées à l'acceptation naïve d'idées traditionnelles, des observations froides et objectives sur le langage en dépit d'une « dévotion passionnée et partisane à sa langue maternelle », l'adhésion à un principe en théorie, mais son rejet en pratique (p. 86). Metcalf s'est un peu facilité le travail dans le futur chapitre 2 en y reprenant dans la section 3.2 sur Mylius les formulations et les exemples mêmes de l'article de 1953 (cf. p. 45 vs 91), mais on notera un point de détail intéressant (p. 94) : Mylius voit dans les racines monosyllabiques du flamand un argument pour son antériorité par rapport à l'hébreu. C'est une observation qui jouera un rôle au long du XIX<sup>e</sup> siècle chez Franz Bopp et August Schleicher pour qui les racines primitives doivent être monosyllabiques, les unes se spécialisant comme racines lexicales (ou notionnelles) et les autres comme affixes (issus de racines à fonction relationnelle). Il est un peu curieux que Metcalf ait dédié un chapitre copieux (20 pages) à un auteur aussi tendancieux,

alors qu'il n'en a écrit aucun (selon sa bibliographie, p. 17-18) sur Scaliger, auteur à peine plus ancien et beaucoup plus reconnu par les historiographes. Mais il est vrai que Metcalf s'intéressait particulièrement au *Zeitgeist* et, de ce point de vue, la figure de Mylius est fascinante. Finalement Metcalf lui trouve quand même des qualités de méthode.

Philippus Cluverius, auteur en 1616 de *Germaniae antiquae libri tres...* (Leide) et objet du chapitre 7, était l'un des linguistes qui a exploité au maximum le thème de la confusion babélique des langues. Il trace en effet un arbre généalogique des peuples supposés, selon la Genèse, descendre de Gomer, fils aîné de Japheth, lequel aurait eu trois fils : Riphath, fondateur de la nation slave, Thogarma, ancêtre des Turcs et Aschenaz fondateur de la *gens* celte. À son tour Aschenaz est supposé avoir légué à ses cinq premiers fils cinq nations, celles des *Hispani, Britanni, Galli, Germani et Illyrii*. La validité de la généalogie biblique est incontestée, mais Cluverius va cependant chercher des compléments d'information en dehors de la tradition sacrée, par exemple chez Tacite. *In fine*, Metcalf considère Cluverius comme un historien accoutumé à la crédibilité variable des documents et doué de sens critique sur les deux plans documentaire et linguistique. « Il ne permettait de comparaisons que là où les permutations phonétiques étaient plausibles soit par la « nature » du son, soit par des divergences temporelles et dialectales établies » (p. 122). Et il était un étymologiste exceptionnel pour son temps, dont la renommée a malheureusement été éclipsée par celle de Becanus, plus fantasque (cf. chap. 2, § 3.2).

Le chapitre 8 (« A linguistic clash in the 17th century », éd. orig. 1884) met en présence deux personnages qui ne s'occu-

paient qu'accidentellement de linguistique, un quasi-inconnu, Johannes De Laet, historien, géographe et explorateur du Nouveau Monde, et une sommité intellectuelle, Hugo Grotius, théologien, historien, poète et homme d'État. Le second a publié en 1642 une « dissertation sur l'origine des peuples américains » que le second réfute vertement. De Laet parvient l'année suivante à démontrer que les hypothèses de Grotius sur la généalogie des peuples et des langues américaines n'est pas fondée parce qu'elle ne tient aucun compte des réalités du terrain. Il a l'avantage d'avoir parcouru le pays et entendu parler plusieurs langues amérindiennes, il s'imagine les obstacles qu'ont dû rencontrer les Amérindiens avant de peupler l'ensemble du territoire et son classement s'appuie sur son expérience acquise sur place. La posture de De Laet, telle que l'esquisse Metcalf, présente des analogies avec celle de l'Autrichien Friedrich Müller deux siècles plus tard, considéré comme le père de l'ethnographie linguistique et celle de ses héritiers indirects Franz Boas et Edward Sapir qui clarifieront définitivement les rapports de parenté entre les peuples et les langues de l'Amérique du Nord.

Enfin, le chapitre 9 (éd. orig. 1953) est consacré à Justus Georg Schottelius, auteur en 1663 d'une somme en cinq tomes sur la langue allemande, dont l'objectif principal était de « définir concrètement et spécifiquement l'élément permanent dans la langue » en dépit de sa variation qu'on appellerait aujourd'hui diachronique et diatopique (p. 134). Metcalf nous donne de Schottelius l'image d'un préstructuraliste qui, contrairement à ses prédécesseurs et à ses contemporains, n'était pas attiré par les spéculations sur la généalogie des langues et qui a préféré analyser l'organi-

sation morphologique du mot en termes de racine, de suffixes dérivationnels, de désinences flexionnelles et de procédés de composition. Cette organisation perdue à travers l'histoire de la langue, elle en est le principal élément de permanence. Quant au changement, Schottelius a la clairvoyance d'en distinguer deux types, celui de la dégradation du système par des causes externes, comme l'importation de nouvelles racines ou de nouveaux procédés de formation des mots, ou internes comme un usage relâché, et celui de l'altération de caractères superficiels comme la prononciation, lesquels peuvent occasionnellement engendrer un dialecte plus raffiné (p. 146).

Après lecture des chapitres 3-9, l'intérêt épistémologique du saut dans le temps que représente le dernier chapitre sur Adelung dans son étude des parentés entre langues de l'Asie et dans son rapport à William Jones est qu'il nous éclaire sur un point essentiel : l'idée d'une origine commune entre le sanscrit et certaines langues européennes n'est entrée dans l'ordre du pensable, de la *ratio*, qu'au terme d'un processus de sécularisation de la recherche sur la *lingua matrix*. Aussi longtemps que l'hypothèse adamique prévalait (les linguistes du XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècle étant fréquemment aussi des théologiens, comme Bibliander, Mylnius ou Piéron), toute relation généalogique avec le sanscrit était impensable (à moins que le sanscrit ne soit dérivé de l'hébreu, comme le proposait Franciscus Junius, *cf.* p. 35). C'est la tournure d'esprit encyclopédiste qui a permis d'imaginer des relations interlangues en dehors du « triangle sacré » hébreu-grec-latin, en direction d'une quatrième langue tout aussi sacrée, mais étrangère à la tradition du Livre.

En conclusion, malgré l'aridité du sujet et l'abondance des citations en latin humaniste, Metcalf a un style agréable qui retient le lecteur. Il est en particulier un virtuose du *code switching* entre citations latines et gloses en anglais (cf. p. 62-63). Le lecteur déjà instruit des caractères généraux de la linguistique « pré-comparative » trouvera dans cet ouvrage de nombreuses données sur les spéculations de l'âge classique, toujours évaluées par rapport à la *ratio* de l'époque et non à l'aune des acquis de la grammaire comparée du XIX<sup>e</sup> siècle. Quant au lecteur désireux d'avoir une idée générale de cette *doxa*, il trouvera les informations requises dans les chapitres 1 et 2 qu'il pourra compléter par deux références majeures. La première est mentionnée régulièrement par Metcalf (dans les chapitres issus d'articles publiés à partir des années 1960), c'est l'ouvrage d'Arno Borst, *Der Turmbau von Babel : Geschichte der Meinungen über Ursprung und Vielfalt der Sprachen und Völker* (4 vol., Stuttgart, 1957-1963). De leur côté les éditeurs renvoient, parmi les ouvrages récents, notamment à Daniel Droixhe, *Souvenirs de Babel : la reconstruction de l'histoire des langues de la Renaissance aux Lumières* (Bruxelles 2007). Et il faut rappeler aussi à propos de la tradition linguistique « adamique » l'ouvrage de Maurice Olender : *Les Langues du paradis – Aryens et sémites : un couple providentiel* (Le Seuil 1994, 2<sup>e</sup> 2002).

Jacques François  
Caen-Tunis

**Zamorano Aguilar, Alfonso, ed.,**  
*Reflexión lingüística y lengua en la España del XIX: marcos, panoramas y nuevas aportaciones*, München, Lincom, 2013, coll.: LINCOM Studies in Romance Linguistics 70, ISBN 9783862883912.

El volumen que aquí se reseña se suma al ya notable número de publicaciones existentes acerca de las ideas lingüísticas del siglo 19, un siglo « importantísimo en la historia del español y en la historia sobre la reflexión en torno al español » (p. 16). Sin embargo, no por ello resulta una propuesta superflua: la proyección y los objetivos de la obra, así como el abanico de disciplinas que la componen hacen de ella un texto que aborda la reflexión lingüística de este siglo desde una perspectiva panorámica y global, óptica que la convierte en una interesante y especialmente útil aportación a la historicación de la lingüística española.

A través de más de 500 páginas, 21 especialistas coordinados por Zamorano Aguilar se hacen cargo de los 17 capítulos que constituyen esta obra colectiva, cuyo título refleja fielmente (en cuanto a contenido y estructura) lo que el lector va a encontrar en su interior. Un prólogo firmado por Calero Vaquera y una presentación en la que el coordinador expone contenidos, presupuestos metodológicos y objetivos planteados, abren este volumen. Lo cierran una extensa y bastante completa bibliografía conjunta y un breve apartado con información acerca de los autores.

Un vistazo al índice ya da cuenta de su carácter interdisciplinar gracias a la forma directa y transparente en la que los títulos de los capítulos remiten al ámbito de estudio en el que se enmarca el contenido

de sus páginas: « Capítulo 4. Ortografía »; « Capítulo 5. Lexicografía »; « Capítulo 6. Lexicología y semántica »; y así correlativamente los dedicados a *fraseología y paremiología; traducción; terminología; gramática y legislación educativa; pragmática; análisis del discurso; ideas lingüísticas: el marco Europeo; ideas lingüísticas: el marco español (I). La gramática general/la ideología; ideas lingüísticas: el marco español (II). La Academia; lenguas universales*, y, finalmente, *reflexiones sobre la lengua en América*. Estas son, por este orden, las áreas temáticas que, con el siglo 19 como punto en común, abarca este volumen. A ellas hay que sumar los tres primeros capítulos, que contextualizan esta centuria desde los puntos de vista histórico (fundamentalmente político), literario y filosófico, y que responden a una concepción de la obra desde un enfoque mixto, es decir, internalista y externalista a la vez (p. 14). En este sentido es de destacar que esa perspectiva sea mantenida en buena parte de los capítulos, en los que, ya de forma particular, se hace alusión a los factores externos concretos que de alguna forma repercuten en la materia tratada en cada uno de ellos.

La orientación de esta obra es claramente historiográfica; de ahí que el grueso de los trabajos pertenezcan al ámbito de la historia de las ideas lingüísticas. Se incluyen, además, otros capítulos intercalados que, de acuerdo con el coordinador, « abordan aspectos de la lengua del 19 que tienen repercusión directa o indirecta en la configuración y/o percepción de las ideas lingüísticas sobre esta centuria » (p. 15), como el análisis del léxico decimonónico que realiza Marcet Rodríguez en el capítulo 6 sobre lexicología y semántica, o el centrado en los marcadores discursivos

por parte de Borreguero Zuloaga en el marco del análisis del discurso (capítulo 12). Completan este grupo los capítulos 9 y 11, sobre terminología el primero (Carriscondo Esquivel) y sobre pragmática el segundo (López Quero). No encontrará el lector, por el contrario, contenido específico sobre cuestiones de morfología o sintaxis históricas, ausencia deliberada y explicada en la *Introducción*.

En lo que se refiere a las páginas dedicadas a la historia de las ideas lingüísticas, son las cuestiones gramaticales las que claramente mayor atención reciben. En primer lugar, García Folgado centra el capítulo 10, sobre gramática y legislación educativa, en la progresiva inclusión del análisis lógico y gramatical, dispositivo escolar « de gran importancia para el desarrollo de la sintaxis » (p. 247), en los planes de estudio y en la codificación gramatical decimonónica. Completan el panorama sobre gramática española los capítulos 14 y 15 consagrados a la vertiente general/ideológica y a la académica respectivamente, desdoblamiento acertado y necesario en consonancia con la idiosincrasia de la codificación gramatical española del siglo 19. Hassler, quien se ocupa de la primera corriente, presenta la distribución de estas ideas en España y se detiene en algunos de sus principales exponentes en esta tradición. Por su parte, Gaviño Rodríguez aborda la labor gramatical de la Real Academia Española a través de sus ediciones y del análisis de la Analogía y la Sintaxis, « las dos partes más importantes » de las gramáticas académicas del 19 (p. 400).

Coherentemente con el destacado papel que la docta institución desempeña en el quehacer lingüístico español, la presencia de la RAE se extiende más allá del anterior capítulo si bien, en estos otros casos, de

forma incidental –. Da discreta cuenta de ello, por ejemplo, la clasificación de diccionarios que maneja García Aranda al hablar de lexicografía académica y no académica en los dos primeros epígrafes del capítulo 5, centrado en la lexicografía relacionada con la enseñanza de segundas lenguas. Por otra parte, algo más significativo es el lugar que ocupa la corporación en la panorámica sobre la codificación ortográfica del español decimonónico que ofrece Martínez Alcalde en el capítulo 4, en el que también son analizadas las reacciones que las propuestas académicas suscitaron y la reforma ortográfica chilena. Tanto la Academia como esta reforma son retomadas, entre otras cuestiones, por Bertolotti y coll. en el capítulo 17, quienes presentan un recorrido, dividido en tres periodos, acerca de las reflexiones que sobre la lengua tuvieron lugar en el siglo 19 americano. A propósito de este último ámbito, es de destacar la actualización que supone, en el marco de los estudios de corte historiográfico, la inclusión de contenido relativo a la reflexión lingüística en Hispanoamérica en varios lugares de esta obra.

Cuatro capítulos más completan el conjunto de aportaciones dedicadas específicamente a asuntos de historicización de las ideas lingüísticas del 19. Tras una presentación de la Fraseología y la Paremiología y de su historia, en cuya consolidación como disciplina « el siglo 19 fue sin duda un período fundamental » (p. 175), Montoro del Arco expone en el capítulo 7 los factores que impulsaron la práctica fraseológica en este siglo y realiza un estudio historiográfico focalizado en la tipología de obras específicamente fraseológicas. A continuación, de Hériz y San Vicente revisan en el capítulo 8 diversos aspectos del panorama traductológico del

19, como los agentes de la traducción, la lengua de mediación o « las reflexiones sobre el arte de traducir (bien) » (p. 216), entre otros. Los dos capítulos restantes, a diferencia de todos los anteriores, abordan cuestiones no específicamente españolas pero no por ello de menor relevancia para el conjunto de la obra. Eilers y Zollna dibujan en el capítulo 13 un recorrido por las principales corrientes lingüísticas en la Europa del 19 esbozando, en cierto modo, otro marco en el que ubicar las teorías sobre el español. Finalmente, el capítulo 16, firmado por Galán Rodríguez, pasa revista al sugerente tema de las lenguas artificiales a través de su historia, la descripción de algunos sistemas y la exposición de varias reflexiones.

En nuestra opinión, se trata de un importante conjunto de estudios. Se han incluido ámbitos temáticos con una larga trayectoria y otros de incorporación más reciente a los estudios históricos; temas en los que la investigación ya ha profundizado, mientras que en otros, y en concreto en el 19, aún queda mucho por hacer. Casi cada capítulo pertenece a una (sub)disciplina y permite su lectura independiente, pero a la vez, forman parte de una unidad y no son epígrafes aislados: se comparten datos, nombres, acontecimientos, obras, etc. – sirva como apunte anecdótico el hecho de que la Ley Moyano sea mencionada en un tercio de los capítulos –; y algunos actúan como contexto o complemento de otros, sin perder por ello su identidad.

Pero si algo hay que destacar que favorezca una perspectiva unitaria del conjunto, es el esquema base que estructura todos los capítulos en *Estado de la cuestión, panorama y nueva aportación*. Cada autor selecciona qué información concreta incluir en relación a esos tres

campos – con mayor o menor aprobación del lector en algunos casos – y lo adapta como considera conveniente, de acuerdo con sus preferencias, o según las características o necesidades requeridas por el tema en cuestión – no son pocos los que aúnan dos de estos tres apartados, por ejemplo – ; pero todos toman ese esquema como referencia y, así, la tónica general es ofrecer los tres tipos de informaciones sobre cada uno de los ámbitos de estudio.

Sin duda, este trazado de la estructura de los capítulos es uno de los grandes aciertos en la proyección de la obra. Este « guion de trabajo » proporciona homogeneidad y coherencia al conjunto, no esperables *a priori* al tratarse no solo de un volumen colectivo sino también por reunir capítulos de disciplinas diferentes, con lo que ello implica (metodologías distintas, por ejemplo). Además, este planteamiento de la microestructura permite un doble destinatario o, si se quiere, dos posibles lecturas, y, de esta forma, que se cumpla el objetivo de « ofrecer un volumen divulgativo y especializado a la vez » (p. 16). Efectivamente, a través de la información correspondiente al *Estado de la cuestión* y al *Panorama*, se hace accesible el ámbito de estudio para el lector poco versado en la materia, a la vez que la relativa a las *Nuevas aportaciones* está preferentemente dirigida hacia un lector más especializado, ya que la mayoría focaliza su atención en un aspecto, autor, parcela, etc. de la disciplina: los ortógrafos reformistas (cap. 4); la lexicografía (cap. 5) o la gramática (cap. 8) asociadas a segundas lenguas; el léxico de la fonética y la fonología en diccionarios académicos (cap. 6); el conector *entonces* (cap. 12); las ideas sobre el lenguaje de Jaime Balmes (cap. 14), o la reflexión lingüística en Uruguay (cap. 17), pueden servir como

botón de muestra de esta concreción del objeto de estudio.

Cabe destacar, en último lugar, el apartado final de Referencias bibliográficas, bastante generoso y de agradecer. Con casi 80 páginas, constituye un importante repertorio de obras y estudios. Quizás alguien pueda echar en falta, especialmente dada su extensión, alguna subdivisión, como la ya clásica en los estudios históricos entre *Fuentes primarias y secundarias*; si bien, dada la variedad de disciplinas, es probable que tal distribución en este caso no resultase todo lo eficiente que se pudiese esperar.

El resultado de este « ambicioso proyecto editorial », como es calificado en el prólogo, es, en definitiva, un volumen que refleja lo que se promete en el título y presenta ante el lector una panorámica actualizada y abarcadora del siglo 19 español en lo que a cuestiones lingüísticas se refiere, sea propiamente lingüísticas, sea historiográficas o socio-culturales, y ello con la habitual sistematicidad y buen hacer que caracterizan los trabajos firmados por quien coordina esta necesaria obra.

Carolina MARTÍN GALLEGO  
Universidad de Salamanca

**Normand, Claudine & Estanislao Sofia**, *Espaces théoriques du langage : des parallèles floues*, Louvain-la-Neuve, Academia, L'Harmattan, 2013, 322 p., ISBN 978-2-8061-0088-7.

Le sous-titre, volontiers énigmatique, de cet ouvrage collectif est emprunté à Émile Benveniste. En 1963, il écrivait en évoquant le développement de « sciences voisines » qui « s'inspirent des méthodes

et parfois de la terminologie de la linguistique » : « Tout laisse prévoir que ces recherches parallèles engendreront de nouvelles disciplines, et concourront à une véritable science de la culture qui fondera les théories des activités symboliques de l'homme » (PLG 1, p. 30). Cinquante ans après, et alors que cette « véritable science de la culture » peine à émerger, l'ouvrage se présente comme un lieu d'échanges entre ces espaces parallèles, ces sciences connexes qui prennent le langage pour objet. Les onze auteurs de ce volume se définissent eux-mêmes comme linguistes, sémioticiens, philosophes ou sémiologues, certains se réclamant de deux de ces catégories. Chacune de leur contribution propose une réflexion théorique sur un objet commun : le langage.

Dans le champ immense couvert par ce volume, des lignes de force apparaissent. La pensée saussurienne, d'abord, qui réunit les trois premières contributions. Celle de Claudine Normand forme « une sorte de bilan » (p. 7) de ses réflexions épistémologiques sur Saussure. Elle s'attache à dégager les principes fondamentaux de l'épistémologie saussurienne. Elle en distingue quatre :

- 1) Le point de vue crée l'objet ;
- 2) La conscience des sujets parlants sert de base à la description synchronique ;
- 3) La langue est une forme qu'organisent les concepts d'arbitraire et de valeur ;
- 4) La langue est soumise aux changements à travers le temps et relève de la sémiologie. Estanislao Sofia propose « une petite histoire de la notion saussurienne de valeur ».

À la suite des travaux de Swiggers et d'Auroux (ou plus récemment de Capt-Artaud 1993 et de Haßler 2007, non mentionnés), il montre en quoi ce concept

saussurien est redevable à la tradition des synonymistes. Il s'intéresse ensuite aux difficultés que posent la définition de ce concept dans les écrits, parfois contradictoires, de Saussure. Enfin, il se penche sur l'un des problèmes interprétatifs, parmi les plus débattus, soulevé par ce concept : celui de l'articulation entre valeur et signification. Il montre à cette occasion que l'interprétation proposée par le « néo-saussurisme » (représenté par Bouquet et Rastier) ne diffère pas autant qu'elle le prétend des interprétations de la « tradition saussurienne » (Bally, Sechehaye, Frei, Godel, Gadet...). Anne-Gaëlle Toutain s'intéresse au traitement de la distinction diachronie/synchronie chez quatre grandes figures du structuralisme européen : Jakobson, Hjelmslev, Benveniste et Martinet. Elle conteste le prétendu « dépassement » de l'antinomie entre système et diachronie que revendique, par des voies différentes, chacun de ces auteurs. Avec le passage du système saussurien à la structure des structuralistes, elle montre que la distinction synchronie/diachronie change de nature : elle n'est plus, comme chez Saussure, un point de vue constitutif de l'objet, mais un point de vue purement méthodologique posé sur une entité préétablie, la structure linguistique. Anne-Gaëlle Toutain critique la conception d'une synchronie dynamique défendue par Jakobson et Martinet, qu'elle analyse comme une délimitation arbitraire de tranches de diachronie résultant d'une projection de la perspective diachronique dans la synchronie. La contribution de Vladir Flores porte sur la notion de *sujet de l'énonciation*. L'auteur relève, après Claudine Normand, que la distinction entre *sujet de l'énonciation* et *sujet de l'énoncé* prêtée à Benveniste par plusieurs commentateurs n'apparaît pas dans les écrits du

linguiste. Il se livre alors à l'analyse détaillée de plusieurs triades notionnelles dans les *Problèmes de linguistique générale* (langage / langue / langues ; Intersubjectivité / subjectivité / personne ; homme / locuteur / sujet). À partir de ces relevés et des propositions de Lacan, il ébauche une réflexion sur ce qu'il appelle « la syntaxe de l'énonciation » ou « les singularités énonciatives ».

Le texte suivant inaugure une section importante du livre consacrée au point de vue philosophique sur le langage. Il s'agit d'un entretien d'Antoine Culioli avec Dominique Ducard sur ses principales références philosophiques. Le rôle des stoïciens, de Wittgenstein et de Peirce dans sa réflexion sur l'activité de langage y est particulièrement abordé. Outre les références strictement philosophiques, Culioli insiste sur l'importance de la dimension transdisciplinaire de ses lectures : Leroi-Gourhan, Haudricourt, William James, « et tant d'autres qui vous forcent à ne pas vous en tenir à votre enclos académique (p. 146). Jean-Claude Coquet interroge la relation entre *phusis* et *logos* à l'aune de son projet d'une fondation d'une phénoménologie du langage. Il montre, exemples à l'appui, que linguistes et philosophes du langage rabattent toutes leurs descriptions des productions linguistiques dans le champ du *logos*. Dans la lignée de Merleau-Ponty qui appelait à ne pas « réduire la perception à la pensée du percevoir », il plaide pour que l'on reconnaisse les « prédicats somatiques » spécifiques de la *phusis*. L'articulation entre le sensible et l'entendement est encore au cœur des deux chapitres suivants, dus à Pierre Caussat et à Herman Parret. Tous deux abordent le traitement du langage dans la philosophie allemande. Ils se concentrent sur ce « moment crucial de la philosophie

contemporaine » (p. 187) où, de Hamann à Humboldt en passant par Herder, le langage s'imisce dans la métaphysique et conteste son exclusion de la raison kantienne. Pierre Caussat met en lumière l'apport d'Humboldt – « l'ouverture d'une sémiologie multimodale, foyer d'opérations instantes et concurrentes, courant des potentiels phonologiques aux enchaînements discursifs » (p. 207-208) – et son isolement aussi bien chez les philosophes que chez les linguistes. Herman Parret se propose de suivre ce qu'il appelle « l'invention du phonique » à travers l'œuvre de Herder. Il met en relation sa critique de Kant, son essai sur l'origine des langues (*Abhandlung über den Ursprung der Sprache* 1772) et ses écrits d'esthétique (*Viertes Kritisches Wäldchen* 1769 et *Plastik* 1770) qui instaurent une hiérarchie des sens où l'ouïe occupe une place centrale. Il montre, à partir de ce réseau, qu'Herder réévalue le rôle du corps et de la voix dans la réflexion sur l'art et sur le langage. Le texte de Michael Soubbotnik, consacré au second Wittgenstein, prolonge la réflexion sur la façon dont la philosophie pense le langage et son propre langage. Il clôt la section philosophique de l'ouvrage en faisant écho à des questionnements surgis dans l'entretien de Culioli. Soubbotnik examine deux thèses centrales de la pensée du langage de Wittgenstein – l'absence de métalangage et l'arbitraire de la grammaire –, puis il met en relation sa grammaire des concepts avec le « domaine notionnel » de la Théorie des Opérations Énonciatives (TOÉ) d'Antoine Culioli, cette dernière permettant d'articuler la description linguistique ancrée dans la diversité des langues avec l'activité de langage au sens large. La description des notions dans le cadre de la TOÉ rejoint ainsi les questionnements wittgensteiniens

sur les frontières des concepts et sur leur critère d'extension.

L'ouvrage s'achève avec le point de vue de deux sémioticiens. Sémir Badir revient sur le diagnostic, qui court depuis plusieurs décennies, de la crise de la sémiotique. Il fait ressortir dans l'émergence des études sémiotiques des années 50 et 60 la conjonction de trois facteurs importants : une demande sociale – l'étude de la communication de masse –, un modèle – la linguistique structurale qui permet d'aborder les objets sémiotiques comme des langages – et une imprégnation, celle de la philosophie du langage. Il analyse ce qui, depuis cette configuration originelle, explique les problèmes de la disciplinarisation de la sémiotique moderne : sa marginalisation face aux disciplines dont les domaines empiriques sont assignables, l'expansion croissante de ses objets, la stagnation de la demande sociale, l'hésitation entre un attachement aux méthodes structurales et à celles de la linguistique contemporaine... La sémiotique, selon Badir, doit prendre acte de son caractère interdisciplinaire et porter sa réflexion sur son projet épistémologique, celui d'une science, non pas du signe ou du sens, mais du langage. Driss Ablali, enfin, se penche sur les frontières de la sémiotique. La relation qu'entretient la sémiotique des premiers temps de l'école de Paris avec la linguistique révèle un écart irréductible, comme le montre la lecture que fait Greimas de Hjelmslev ou de Benveniste, dont il emprunte la notion d'énonciation sans sa pensée de la subjectivité. Le tournant continuiste de la sémiotique dans les années 80 qu'analyse Ablali, marqué par des problématiques cognitivistes et phénoménologiques, a accentué, selon lui, l'écart avec les sciences du langage. Le dialogue entre sémiotique et linguistique qu'il préconise en conclusion autour de la question du

corpus redouble la préoccupation pour l'échange interdisciplinaire, constitutive de cet ouvrage collectif.

Pierre-Yves TESTENOIRE  
Université Sorbonne  
Nouvelle Paris 3, HTL

#### NOTE DE LECTURE

##### **Ducrot, Oswald & Amir Biglari,**

*Les risques du discours : rencontres avec Oswald Ducrot*, Limoges, Lambert-Lucas, 2013, 78 p., ISBN 978-2-35935-085-2.

Ce petit ouvrage de 80 pages présente des entretiens d'Oswald Ducrot suivis d'une bibliographie complète de ses œuvres. Les entretiens, menés de 2009 à 2011 par Amir Biglari, chercheur associé au Centre de recherches sémiotiques de Limoges, sont divisés en six chapitres: (i) Parcours scientifique, (ii) Linguistique générale, (iii) Apport d'Oswald Ducrot, (iv) Linguistes et théoriciens du xx<sup>e</sup> siècle,

(v) Questions personnelles, (vi) Pour prendre congé. Ils permettent d'appréhender les grandes lignes de l'œuvre de Ducrot et de sa posture de chercheur. Le propos très clair et rigoureux, le souci obstiné de cerner l'objet au plus près, font écho aux séminaires qu'Oswald Ducrot a donnés pendant de longues années à l'École des hautes études en sciences sociales et qui réunissaient un auditoire fidèle et attentif. Ducrot expose les fondements de sa théorie sémantique argumentative ancrée dans un projet de linguistique générale : il s'agit d'élaborer des concepts généraux pour la description de l'ensemble des langues

plutôt que de rechercher, de façon inductive, des universaux. Ducrot revient de façon détaillée sur les concepts successifs sur lesquels il a travaillé comme la présupposition et sur lesquels il travaille encore comme l'argumentation, le topos, la polyphonie, toujours remis sur le métier. Sa posture résolument structuraliste requiert de décrire la langue par la langue, tout en écartant toute option positiviste, référentialiste, expérimentale, logiciste ou psychologisante. Dans cette perspective, sens et signification sont redéfinis : le sens d'un mot ou d'une phrase sont les possibilités argumentatives qu'ils donnent ; le sens d'une expression est la description que l'on doit donner de cette expression indépendamment de son utilisation ; la signification d'une expression est la valeur sémantique qu'elle a lorsqu'elle est utilisée. Le sens d'une expression fait toujours allusion à son efficacité dans telle ou telle situation. C'est ainsi que la sémantique argumentative est aussi une pragmatique intégrée dont un des objectifs est de démonter le discours et de démasquer sa prétention à dire la vérité : « Décrire la langue c'est décrire ce qu'elle impose au discours ».

En évoquant ses diverses collaborations, au début de petits groupes de travail, ensuite le travail commun avec J-C. Anscombe sur la théorie de l'argumentation et des topoi puis avec Marion Carel sur la théorie des blocs sémantiques, Ducrot insiste sur le fait que collaboration ne veut pas dire partage des tâches mais contribution commune à l'élaboration de la théorie.

Amir Biglari revisite avec Oswald Ducrot l'ensemble de ce qu'on pourrait caractériser comme l'horizon de rétrospection d'un linguiste de sa génération : Saussure, Charles Bally, Gustave Guillaume, Hjelmslev, Austin, Benveniste. Ducrot souligne

l'apport capital de Martinet auquel il doit son passage de la philosophie à la linguistique et surtout une certaine conception structuraliste de la linguistique pour elle-même.

Parmi les notes plus personnelles, on notera le parallèle qu'établit Oswald Ducrot entre l'art roman, dont il est passionné et qu'il apprécie pour son caractère non figuratif qui dit pourtant quelque chose du monde, et sa propre théorie linguistique. La linguistique argumentative, tout en coupant le sens de la réalité et en se développant en dehors de toute représentation des choses, donne en même temps des indications sur la réalité, même si finalement ce n'est qu'une image de la réalité.

Jacqueline LÉON, CNRS  
Université Paris Diderot, HTL